Document generated on 07/06/2025 11:37 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'aiguille

Martin Riopel

Number 53, Spring 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4693ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Riopel, M. (1998). L'aiguille. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 16–18.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'aiguille

Martin Riopel

Flotter sous le grand miroir, entre le clair et l'obscur, au gré des marées. Atteindre la surface. Émerger avec peine, comme une algue, des profondeurs.

— Qu'est-ce que je fais ici… attachée ?

— Je ne veux pas que vous vous débattiez. J'ai toujours eu horreur de la violence.

— Vous m'avez droguée ?

— Je voulais vous enlever en douceur. Vous avez beaucoup ri. Vous étiez très drôle.

— Je ne me souviens plus.

— C'est à cause de la drogue, ne vous inquiétez pas.

Le petit homme se dirige vers l'une des deux tables de chevet sur laquelle il dépose soigneusement une mallette. Il en tire une seringue remplie d'un liquide transparent.

— C'est assez, je n'en veux plus !

— Celle-ci est beaucoup plus puissante et son effet varie d'un individu à l'autre. Chez certains, elle provoque une perte de conscience presque instantanée, chez d'autres, elle produit une sorte de lourdeur, d'engourdissement progressif. Dans tous les cas, la mort survient environ une heure plus tard.

— Je refuse. Laissez-moi partir.

— Vous ne pouvez plus choisir ou tenter de reculer. Vous allez mourir maintenant et il ne vous reste plus qu'à l'accepter. Allez, ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

— Attendez ! Dites-moi pourquoi.

— Parce que vous êtes une erreur. Je l'ai senti aussitôt que je vous ai aperçue. Il n'y a plus de place pour vous dans la Création. Vous voilà devenue inutile, encombrante, et j'en suis

désolé. Je puis au moins vous assurer que vous ne ressentirez aucune douleur. Faites-moi confiance.

Il approche la seringue de son bras tendu. Elle serre les poings et tente en vain de résister. Il plonge l'aiguille dans sa chair et, minutieusement, pousse tout le liquide sous sa peau. Elle crie. Il reprend calmement :

— Vous m'impressionnez. La plupart des gens s'évanouissent à ce moment.

— Vous faites ça souvent ?

— Oui. Je purifie la race humaine. Je la rends plus forte. C'est ma raison d'être, ma vocation, si vous voulez. Mais cessons de parler de moi, je voudrais m'intéresser à vous… une dernière fois.

— Alors, déshabillez-moi.

— Vous vous méprenez sur mes intentions. Je ne suis pas ce genre de personne.

— J'ai fait le vœu de quitter ma vie nue, comme j'y suis entrée.

— Cela m'embête. Pour satisfaire votre souhait, je devrais ou bien déchirer vos vêtements, ou bien vous détacher. La première solution suppose un manque de délicatesse auquel je ne peux me résoudre. La seconde ouvre la voie à une altercation fâcheuse.

— Tout ce que je pourrai faire ne changera rien.

— Évidemment, mais vous pourriez tenter de m'entraîner avec vous dans la mort.

— Je ne suis pas ce genre de personne.

Il hésite.

— Je choisis de vous croire.

Il la libère avec précaution. Elle s'assoit et entreprend de se dévêtir. Une certaine lourdeur dans ses mouvements traduit la présence du venin.

— Vous pleurez ?

— J'aimais cette vie… Je vous déteste.

Déjà, elle commence à s'assoupir.

18

— Moi, je vous admire. Je suis heureux de vous avoir choisie.

Elle répond lentement :

— Vous êtes… complètement fou.

— Probablement. Ne me quittez pas encore. Il me reste une chose à vous dire. M'entendez-vous ?… Dites-moi que vous m'entendez !

— Mmm…

— Je vous ai donné un somnifère inoffensif. Vous vivrez.

Sa voix est maintenant à peine audible.

— … Pourquoi ?

— Je vous l'ai déjà dit. Je purifie la race humaine. Je la rends plus forte.

Pendant qu'elle s'endort profondément, étendue sur le lit au milieu de ses vêtements, le petit homme reprend sa mallette, sort de la chambre sur la pointe des pieds puis murmure en refermant la porte :

— À bientôt !